

**Concert - L'Orchestre symphonique national à l'église Saint-Joseph (USJ)
Spectaculaire, à l'américaine...**

Reprise en grande pompe, pour l'année 2003, des activités de l'Orchestre symphonique national libanais, placé sous la dynamique houlette de Harout Fazlian, à l'église Saint-Joseph (USJ), illuminée et comme d'habitude pleine jusqu'aux derniers bancs. Au menu explosif et tendre, passionné et lyrique, coloré et vif (telle semble la détonante concoction de ce jeune chef d'orchestre) des pages d'une belle et audacieuse modernité où le continent américain a une part léonine : Bernstein, Kukal, Barber et Dvorak.

Premières mesures débordantes de vivacité sous le splash doré des cuivres avec la brillante ouverture *Candide* de Leonard Bernstein. Une musique « voltairienne » (qu'on nous passe l'expression puisque tel est l'aveu du compositeur) où un esprit caustique souffle sur une partition « pot-pourri » métissée d'un riche et voluptueux mélange de genre et de style. Des phrases satiriques et mordantes au flan-flan d'une fanfare débridée en passant par un admirable, thème d'amour avec crescendo rossinien, cette œuvre courte et concise, prestement servie, donne déjà le ton à ce concert, placé sous les auspices du pays de l'Oncle Sam, oscillant entre emportement et épanchement.

Plus lyrique et habitée de la douceur du souffle du vent est le *Clarinetto* de Kukal, compositeur tchèque contemporain encore vivant (ayant déjà officié personnellement l'année dernière au festival d'al-Bustan) dont cette œuvre captivante et animée d'une singulière bourrasque de syncopes fut jouée en 1994 et qu'on écoute pour la seconde fois ici en découvrant toutes les ressources d'une clarinette inspirée (magnifique Zdenek Drholecky à la prestation sans faille et à la présence sympathique) aux modulations enchanteresses. Soutenue par les seuls violons, cette narration souvent gaie et ludique dans sa formulation lumineuse et espiègle, avec des répités surprenants, d'une tendresse et d'un charme absolus, a gardé l'auditoire dans un recueillement total. Ovation frénétique du public pour le soliste qui eut un geste touchant en embrassant sa clarinette en guise de remerciement; remerciement public et d'une confondante humilité à une compagne probablement secrète, tyrannique et rebelle mais fidèle...

Moment d'intense émotion avec l'Adagio, doux comme une caresse d'ange et vibrant comme une prière, de Samuel Barber. Œuvre d'une mystérieuse mélancolie, chantante et sinueuse, qui fit la gloire de ce musicien d'outre-Atlantique en étant une des performances les plus applaudies à New York sous la direction de Toscanini. Un certain air « albinonien » flotte sur cette méditation fuyante et chargée d'une énergie impalpable tels ces fluides qui attirent irrésistiblement les êtres vers leurs destins. Chant expressif qui se répand lentement comme une nappe d'eau dans une tache de soleil...

Et pour terminer la première partie, juste retour à Bernstein avec de chatoyantes sélections orchestrales de *West Side Story*, où les amants de Vérone de Shakespeare ont pour cadre les quartiers déshérités de New York. La Portoricaine Maria et le Polonais américain Tony représentent bien le « melting-pot » américain dans leurs amours contrariées et orageuses au milieu de ces gangs outrageusement moulés dans leurs jeans et t-shirts avec des baskets qui leur donnent l'agilité des félins. Claquement des doigts, choix des rythmes, sifflet et pas aériens pour une atmosphère où les « Sharks » et les « Jets » remplacent les combats des clans Montague et Capulet... Images inoubliables du beau regard de Nathalie Wood et de la gracieuse silhouette de George Shakiris sur fond de danses nerveuses, avec cette musique qui, sans nul doute, est entrée par la voie royale dans l'inconscient collectif. Tourmente, désirs et intermittences du cœur pour une histoire qui n'a jamais changé sous le soleil, mais que Bernstein nous offre sur un plateau d'une brillante et décapante modernité et qu'aujourd'hui, à travers cette sélection qui non seulement réveille mais fouette notre mémoire, on retrouve, tel un intouchable morceau d'anthologie musicale classique.

Après l'entracte, splendides et retentissantes images sonores, toujours avec la spectaculaire Amérique. Place à une des plus belles symphonies de Dvorak, hommage direct et somptueux au Nouveau Monde avec sa *Symphonie n° 9* en mi mineur. Quatre mouvements tel un fastueux poème sonore pour évoquer impressions et sensations de la découverte d'un pays aux richesses insondables. Prélude et présentation avec l'allegro molto où sont omniprésents syncopes, ragtime et déhanchements, et negro spiritual du folklore noir américain tout en étant subtilement liés à l'esprit slave. Suit ce largo ample, mélodie nostalgique portée par le cor anglais et empruntant l'emphase et l'éloquence des grandes légendes.

Le scherzo est très animé et vit des rythmes vifs des danses des Noirs d'Amérique. Et tout se conclut sur un finale impétueux qui reprend tous les motifs évoqués dans une synthèse déchaînée d'une puissance houleuse. Majestueuse conclusion qui fait ressortir le « pic » d'une œuvre magistrale et grandiose dont musiciens et public n'ont pas fini encore de fouiller les inaliénables beautés sonores.

Ovation debout pour une prestation et un programme brillantissimes. Qu'on se le dise, l'Orchestre symphonique national libanais a fièrement gagné ses galons de noblesse sur notre sol. Il est temps que l'étranger connaisse (ou reconnaisse!) l'effort et le talent d'une institution qui peut rivaliser en toute tranquillité avec celles étrangères et internationales. Après tout, au risque de nous répéter, la musique est bien un langage universel, d'humanisme et de paix.

Edgar DAVIDIAN